

# Tiré à part

*Volume spécial n°4 Nodus Sciendi*

**Novembre 2016**



**Sous la direction de**

**DIANUÉ Bi Kacou Parfait, Université Félix Houphouet-Boigny, Abidjan**

**Professeur des Universités**



**ISSN 2308-7676**



**ISBN 978291933618**

## Comité scientifique

Pr Jean-Marie KOUAKOU, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Thiémélé L. Ramsès BOA, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Amadou KONÉ, Georgetown University, Washington DC

Pr Bertrand WESTPHAL, Université de Limoges.

Pr Martine RENOUPREZ, Université de Cadix

Pr Simon HAREL, Université de Montréal

Pr Joseph TONDA, Université Omar Bongo

Pr Ludovic OBIANG, DR, IRSH / Gabon

Pr Georice Bertin MADEBE, DR, IRSH / Gabon

Pr Sylvère MBONDOBARI, Université Omar Bongo

## SOMMAIRE

1. Dr Raphaël NGWE, Université de Yaoundé I, Département de Littératures et Civilisations Africaines : « **L'itsembabwoko ou la problématique des regards asymétriques** »
2. Dr Christ Olivier MPAGA, Maître-assistant, Université Omar Bongo : « **Lecture de l'altérité dans l'imagerie et la symbolique république gabonaise : "la maternité allaitante"** »
3. Dr. Stéphane AMOUGOU, Chargé de Cours, Université de Yaoundé I : « **Regard sur une humanité falsifiée : une lecture de quelques romans du projet Fest'afrika "écrire par devoir de mémoire"** »
4. Dr. Thierno BOUBACAR BARRY, Université Gaston Berger de Saint-Louis du Sénégal : « **L'individuation, une propédeutique de l'altérité dans l'écriture romanesque d'André Brink et de Ken Bugul** »
5. Pierre Suzanne EYENGA ONANA, Université de Yaoundé I : « **Regard politique, quête altruiste et postulation d'une culture "fémihumaniste" dans l'imaginaire poétique de Marcelline Sibylle Ngono Bene** »
6. Dr. Léa ZAME AVEZO'O, Maître-assistant, Université Omar Bongo : « **Réinvestissement des récits traditionnels par les humoristes gabonais** »
7. Dr Mathurin OVONO EBE, Maître-assistant, Etudes ibériques et latino-américaines, UOB : « **Non soi ou l'autre soi ? Approche comparée de *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama et *La Tercera guerra mundial* de Ismael Grasa** »
8. Cédric EYEBE, Doctorant, Université de Yaoundé 1, « **Le renouveau de la littérature camerounaise : image de soi et critique du social chez Joseph Ndzomo-Mole et Lucien Ayissi** »
9. Dr. Eric MOUKODOUMOU MIDEPANI, I.R.S.H, CENAREST, « **L'enseignement dans *Le bal des princes de Nimrod*** »
10. Dr. NDA'AH Guy Aurélien, Université de Yaoundé I-Cameroun, « **Altérité et stéréotype chez Léonora Miano et Pabe Mongo** »
11. Dr. Noël Bertrand Boundzanga, CRELAF/CELIG, Université de Libreville, « **Altérité et temporalité : soi-même comme un autre** »
12. Dr. OMBAKANÉ Simon, Université de Yaoundé I/ École Normale Supérieure, « **De l'échec du dialogue des sociocultures au racisme : une lecture d'*Un coupable* de Jean Denis-Bredin** »
13. Pr. DIANDUE Bi Kacou Parfait, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët- Boigny, « **Fiction et sciences exactes : pour une variabilité de l'altérité disciplinaire** »

---

3 « *Regards croisés : altérité et culture dans l'espace littéraire français et francophone postcolonial* », Actes du colloque international à l'Université Omar Bongo de Libreville, les 12 et 13 novembre 2015 / in Volume spécial n°4 *Nodus Sciendi / Le Graal Édition, Novembre 2016*

14. Pr. Pierre-Claver MONGUI, Maître de Conférences, CERLIM, Lettres Modernes, UOB, « **De l'altérité à propos d'une maxime du poète latin Térence : « homo sum, humani nihil a me alienum puto » »**
15. Pr. Steeve Robert RENOMBO, Maître de Conférences, Université Omar Bongo-Libreville, « **Ut musica narratio. Ecriture littéraire et altérité musicale dans Ritournelle de la faim de Jean-Marie Gustave Le Clézio »**

**REGARD SUR UNE HUMANITE FALSIFIEE : UNE LECTURE DE QUELQUES ROMANS DU  
PROJET FEST'AFRICA « ECRIRE PAR DEVOIR DE MEMOIRE »**

Dr AMOUGOU Stéphane Chargé de Cours. Département de Littérature et Civilisations  
Africaines. Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines. Université de Yaoundé I

Email : [amougou@hotmail.fr](mailto:amougou@hotmail.fr) / TEL : 00237 6 74 95 04 04

**Introduction**

La réflexion suivante s'articule autour du projet initié par le Tchadien Nocky Djedanoun « Ecrire par devoir de mémoire ». Cette opération a vu la publication d'une dizaine de livres consacrés aux massacres de 1994 au Rwanda. Rappelons qu'il s'agissait à la fois d'un cri et d'un appel à la responsabilité de l'Afrique entière et spécifiquement des écrivains africains, pour rompre selon les termes de Djedanoun, la loi du silence des intellectuels africains sur ce crime contre l'humanité qui s'est déroulé au cœur de leur continent. L'obscurité du génocide rwandais en tout état de cause a dévoilé diverses figures du bourreau comme de la victime. Ceux-ci en effet se sont présentés sous des apparences antinomiques, fluctuantes, contradictoires et imprévisibles. Etre désespérés et désespérants, ils mènent dans les univers romanesques qui les construisent, une existence qui flottent et dont ils en souffrent dans ce monde finalement opaque et ubuesque. C'est dire dans cette perspective que les personnages qui ont vécu cette brutalité en ont constitué des instruments essentiels de décryptage de cette horreur humaine. Le « regard » du bourreau et/ou de la victime, principal axe de cette étude tout comme son « être » et son « faire » favoriseront à plusieurs égards le déchiffrement de cette tragédie. Cette analyse examinera des êtres qui s'épient à travers les regards croisés des bourreaux et des victimes, le regard apeuré des survivants et le regard déshumanisant des bourreaux. Dans une perspective résolument postmoderne, ces interrogations constitueront la toile de fond de cet article.

---

5 « Regards croisés : altérité et culture dans l'espace littéraire français et francophone postcolonial », Actes du colloque international à l'Université Omar Bongo de Libreville, les 12 et 13 novembre 2015 / in Volume spécial n°4 Nodus Sciendi / Le Graal Édition, Novembre 2016

## I- Des personnages qui s'épient : les regards croisés des survivants et des bourreaux

« La peur gouverne les uns, la haine les autres, tout autre sentiment a disparu »

Primo Levi, *Si c'est un homme*

Dans les textes étudiés, la question du génocide se ramène à un vaste territoire d'intérêts où les idéologies meurtrières s'affrontent. Les personnages s'observent et s'épient. Notre démarche d'analyse vise pour cela à mettre en relief, les regards croisés des rescapés et des bourreaux. En d'autres termes, la dialectique du regard se prête à deux interprétations proportionnellement identiques : le regard cruel et hautain du bourreau qui se fait punitif, opposé au regard de la victime qui fouille, sonde et interroge son inquisiteur pour essayer de savoir et de comprendre un tel déchaînement de violence. Ce sont des regards qui génèrent plusieurs points de vue sur un phénomène extraordinaire inspirant aux uns, le sentiment légitime d'administrer un châtement et aux victimes le sentiment d'une profonde injustice. Au-delà des gestes et paroles des protagonistes, la tension psychologique des œuvres justifie ces regards du couple survivants/bourreaux<sup>1</sup>.

On peut considérer le couple survivants/bourreaux comme personnages « regardeurs-voyeurs » du point de vue de Philippe Hamon<sup>2</sup>. Ce couple rétablit et assure la lisibilité et la cohésion des œuvres en un système « anaphorique-cataphorique de commentaires, d'appels, et de rappels de l'information »<sup>3</sup>. Autrement dit, l'une des

<sup>1</sup> Nous précisons que le Tutsi est principalement la victime, le Hutu et ses Interahamwe constituent le groupe des bourreaux.

<sup>2</sup> P. Hamon, *Le personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Genève, Librairie Droz, 1983, p. 58.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 58.

fonctions des écrivains de la brutalité du génocide consiste aussi à produire des témoignages sur la précarité des relations inter-ethniques au Rwanda. Ces textes s'attribuent subséquemment une fonction mimétique et testimoniale.

### I-1- Le regard apeuré des survivants

L'histoire d'Anastasia violée par son frère dans *L'ombre d'Imana* atteste du regard essentiellement apeuré et incompréhensible des survivants. L'acte du violeur n'est autrement perçu que comme la manifestation de la conquête d'une « proie » facile. En effet, après l'avoir bâillonnée et menacée du couteau, il abuse d'elle, en assouvissant ainsi de manière immonde son désir et sa détresse sexuelle : « Elle avait peur. Allait-elle pouvoir sortir de ce labyrinthe ? Allait-elle pouvoir se retrouver ? » Ne comprend-il pas tout le mal qu'il m'a fait ? Ne sait-il pas qu'il m'a détruite ? » (OI 77)

Anastasia prend conscience du mal qui l'habite désormais. Elle représente son frère comme un monstre dans ce jeu du « plaisir » et de la « mort ». Le chaos du génocide émancipe subséquemment, toutes les formes de restriction sexuelle imposées par la morale. Plus encore, toutes les femmes violées vivent un paradoxe insupportable : devoir leur survie à un viol afin que « survivre ne leur ait servi à rien... »<sup>4</sup> comme Esther Mujayawo l'affirme. Des illustrations de cette attitude vis-à-vis des bourreaux se multiplient à l'infini. Il y a le cas expressif du regard de la reine violée et assassinée par l'abbé Théoneste dans *La Phalène des Collines*. Celui de Muerkatete outragée par son mari Venant dans *Muerkatete*. Deux regards chargés de haine et de douleur sur des monstres de l'abîme.

<sup>4</sup> E. Mujawayo, S. Belhaddad, *Survivantes*, op. cit., p. 197.

D'abord, le texte présente l'abbé Théoneste sous les traits d'un reptile : « un lézard sous les rayons tièdes d'un soleil d'aube ou d'hivernage ». Ensuite comme un fou : « vous êtes fou ». Un sadique : « [...] je suis solidement amarrée à de grosses pierres disposées en croix, pieds et poings liés » (PC 36). Un alcoolique drogué : « l'haleine de l'abbé Théoneste empuantie de vin de messe et de cannabis me soulève le cœur » (PC 37). Un prêtre défroqué et pervers : « l'abbé Théoneste, frénétique, va et vient sauvagement entre mes reins, s'encanaille » (PC 38). Un détrousseur corrompu : « l'abbé [...] arrache les billets qu'il découvre dans la doublure de mon jupon, les engouffre dans la grande poche de sa soutane » (PC 39). Et venant comme une brute à l'instar de l'abbé Théoneste, tous ces gestes exacerbent l'animalité caractéristique du bourreau.

Avec stupeur, Murekatete subit une ignominie dont elle n'aurait jamais cru son propre mari capable : « il enserre plus fortement mes poignets [...] il me renverse, se met à califourchon sur mes cuisses et m'immobilise [...] son air ricaneur réapparaît [...] ses yeux vitreux d'ivrogne sont incapables d'accrocher un regard » (OI 69). Notons que cette perception hallucinante des bourreaux n'est pas spécifique aux deux personnages évoqués. Au contraire, elle semble collective et partagée au sein de cette société génocidaire. Dans *le nu de la vie* de Jean Hatzfeld, il s'agit de ce type d'agression à l'état de nature à travers les témoignages de rescapés, notamment celui de Jeannette Ayinkamiye déjà mentionné. Âgée de 17 ans, cultivatrice et couturière sur la colline de Kinyinya, la jeune fille illustre ce nouveau rapport à une réalité sociale traumatique. Elle explique à cet effet que la longue agonie de sa mère l'a « endommagée »<sup>5</sup>.

L'emploi du participe passé « endommagée » mobilise des observations. Synonyme de détériorer, de dégrader un objet ou de porter atteinte à l'essence même

---

<sup>5</sup> J. Hatzfeld, *Dans le nu de la vie*, op. cit., p. 33.



d'un individu, il signifie mettre en mauvais état. Il faut noter que le regard de Jeannette n'est donc pas un comportement isolé, mais l'expression d'un point de vue immuable des rescapés. Dans la même perspective, les œuvres autobiographiques de témoins-rescapés participent de ce regard déchirant et terrible dans la litanie du malheur injuste et absurde. Ainsi, Yolande Mukagasana, Esther Mujawayo, Annick Kayitesi ou Révérien Rurangwa apportent un choc et une dimension supplémentaire à ce regard effroyable. C'est pourquoi, dans son chapitre 6 intitulé « La jupe rouge de ma mère », Révérien Rurangwa fait état de son regard terrorisé et haïeux, pendant le massacre de sa mère entièrement dénudée par le bourreau Sibomana :

*La haine du Hutu, des Hutu, de tous les Hutu, se vrille en moi à cet instant comme les dents d'un harpon qui ne pourra jamais être retiré tant il pénètre loin dans la chair. Une haine noire, mortelle, intense, inextinguible et totale qui ne fait que redoubler, se multiplier soixante-dix-sept fois, lorsque Sibomana prend tout son temps pour ouvrir le ventre de ma mère et que j'entends celle-ci murmurer : « Papa, papa, pourquoi m'as-tu fait naître ? »<sup>6</sup>.*

Pareillement, alors que Yolande Mukagasana pense échapper à la meute de tueurs lancée à sa recherche, elle atterrit malheureusement dans la maison du colonel Rucibigango, un haut dignitaire de la machine du génocide. Le portrait peu flatteur qu'elle en dresse ne fait aucun doute sur la schizophrénie des bourreaux : « C'est un petit homme maigrichon, catarrheux, fourbe, licencieux, envieux, cynique, pervers et pourtant fragile de

---

<sup>6</sup> R. Rurangwa, *Génocidé*, op. cit. , pp. 58, 59.

*l'intérieur. Il sait qu'il est séropositif, il se moque de transmettre son mal aux femmes qu'il viole et, en même temps, il a parfois avec moi des moments de profonde et sincère tendresse* »<sup>7</sup>.

A la lumière de ces faits très évocateurs, nous sommes en mesure de dire que les textes témoignent et exorcisent l'horreur vécue. Autrement dit, l'écriture de la mort se transforme en écriture de la vie. Dans cette optique, la reine et Murekatete se sentent coupables, puisque conscientes des regards informes et morbides posés sur elles. A ce sujet, Marie Bornand écrit dans son ouvrage *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)* : « [...] dans la figure creuset du témoin se joignent (les événements), le présent (les traces encore visibles des événements et l'acte de parole) et le futur (quelle mémoire transmettre à la postérité ? »)<sup>8</sup>.

Explorons maintenant la perception des bourreaux. Des êtres paradoxalement fragiles, impuissants et désarmés mais qui portent un regard ignominieux sur les victimes.

## I.2. Le regard déshumanisant des bourreaux

Les romans sur le génocide appréhendent dans les moindres détails, le processus de constitution du bourreau évoluant dans un environnement de frustration et d'animosité. Pour ne citer que quelques exemples caractéristiques, nous évoquerons les protagonistes Faustin Gasana et le Docteur Joseph Karekezi dans l'œuvre *Murambi, le*

---

<sup>7</sup> Y. Mukagasana, *N'aie pas peur de savoir*, op. cit., p. 77.

<sup>8</sup> M. Bornand, *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, op. cit., p.55.

livre des ossements. Par une proximité symbolique, le personnage de Richard dans l'œuvre *Black boy* de Richard Wright, rappelle tout le contexte politique et socio-culturel des Blancs et des Noirs aux Etats-Unis ou bien celui des Afrikaners et de la population noire en Afrique du Sud. En ce qui concerne ce dernier exemple, la rencontre brutale d'une minorité de colons hollandais et anglais et d'une majorité africaine a conduit à la politique de ségrégation raciale dans ce pays pendant plus de trois cent cinquante ans. L'alliance de la violence et de la ségrégation débouchera à cet effet sur l'instauration de la politique de l'Apartheid. Cette dimension politique impose à chaque groupe « son rôle racial traditionnel » et façonne : « toutes les relations terrifiantes qu' (ils se font) les uns des autres ».<sup>9</sup> Ces allusions intertextuelles corroborent dans une large mesure les relations interethniques hallucinantes au Rwanda.

De prime abord, le personnage de Faustin Gasana perçoit son compatriote tutsi comme un espiègle et un ennemi permanent. En parlant des responsables de la mort du Président Juvénal Habyarimana, il déclare : « [...] (Juvénal Habyarimana) celui-là même que nos ennemis viennent d'assassiner » (MO 25). De plus, ils deviennent de simples bestioles dont la nomination en « Inyenzi » pousse forcément au supplice : « ils les appellent [...] les Inyenzi, littéralement les « cancrelats » (MO 26). Aussi, une approche onomastique montre-t-elle que le Hutu s'applique à différencier le Tutsi par ce substitut nominal, lui portant de la sorte un regard hideux, sauvage et déshumanisant.

En parlant de milliers de tutsis regroupés à l'école technique de Murambi, en attente d'être exécutés, le Docteur Joseph Karekezi n'y voit qu'une masse anonyme de damnés à l'image des « musulmans » des camps de concentration. Des hommes et des femmes sans nom, sans histoire, en voie de désintégration et qui lui font peur, en termes

---

<sup>9</sup> R. Wright, *Black Boy*, Paris, Gallimard, 1947, p. 89.

de menaces permanentes et terrifiantes. Rien donc d'étonnant lorsqu'il affirme cyniquement que les Tutsis méritent bien le châtement qui leur sera infligé : « Je n'éprouverai ni tristesse ni remords. Ce sont des souffrances atroces certes, mais seules les âmes faibles confondent le crime et le châtement. Dans ces cris vulgaires, battra le cœur pur de la vérité. [...] La plainte du supplicié n'est que ruse du diable. Elle veut obstruer le souffle du juste et empêcher sa volonté de se réaliser. » (MO 140).

C'est également le point de vue de Jean Hatzfeld dans *Une saison de machette*. Les victimes sont diabolisées, animalisées et réduites en des « insectes » redoutables qu'il faut impérativement écraser. Ce regard sadique, empreint de plaisir et de jouissance pousse les Hutus à accomplir un « travail » de commande en massacrant les Tutsis. Le bourreau Elie ne dit pas autre chose en reconnaissant que : « On devait faire vite, on n'avait pas droit aux congés, surtout pas les dimanches, on devait terminer. On avait supprimé toutes les cérémonies. On était tous embauchés à égalité pour un seul boulot, abattre tous les cancrelats »<sup>10</sup>.

Ce constat est également fait par Jean-Marie Rurangwa dans *Le génocide des Tutsi expliqué à un étranger*. Il y montre que les stéréotypes séculaires du Tutsi féodal, méchant, oppresseur du Hutu ont dressé le lit de la haine ethnique au Rwanda après l'attaque du FPR dans les années 1990. C'est la raison pour laquelle, les expressions « Inzoka » (Serpent), « Inyenzi » (Cancrelats), « Inyangarwanda » (Ennemi du Rwanda), « Ibyitso » (Complices du FPR)<sup>11</sup> furent constamment utilisées afin de rendre ignoble le Tutsi aux yeux du Hutu.

---

<sup>10</sup> J. Hatzfeld, *Une saison de machettes*, op. cit. , p. 20.

<sup>11</sup> J-M, Rurangwa, *Le génocide des Tutsi expliqué à un étranger*, op. cit. , p. 54.

Assassins et racistes invétérés, cette peinture retient les grands traits de l'image des bourreaux tels que les reflètent les survivants. Sans qu'il soit nécessaire d'effectuer un recensement exhaustif d'exemples romanesques, de témoignages qui reproduisent les regards que se portent les personnages victimes et bourreaux, nous pouvons aisément constater que ceux-ci sont réciproquement hostiles, dégradants et avilissants. Ce mouvement dynamique implique la distanciation accrue des rapports intercommunautaires relevant des différences idéologiques foncières. Ces forces humaines dans leurs contradictions et leurs limites, entretiennent un paysage belliciste.

### I-3. Des bourreaux haineux et vindicatifs

D'un autre point de vue, pour mieux comprendre le fonctionnement des personnages des romans étudiés, reprenons ce point de vue de J. Molino et R-L Molino :

*Les divers personnages d'un récit constituent un champ de forces, fondé sur les relations qu'ils entretiennent dans l'intrigue : ils sont amoureux, rivaux, amis ou complices. Mais ils appartiennent en même temps à des catégories multiples selon lesquelles ils peuvent être classés et mis en correspondance les uns avec les autres. Ces catégories relèvent de divers ordres : social, physique ou psychologique. Les personnages s'organisent en réseaux selon les différentes caractéristiques qui permettent d'identifier une personne dans la vie réelle<sup>12</sup>.*

---

<sup>12</sup> J. Molino, R-L. Molino, *Homo fabulator*, op. cit., p. 190.

Dans les textes consacrés au génocide rwandais, les rescapés se situent par rapport aux bourreaux ; le Hutu par rapport au Tutsi et inversement. Dans cet univers nébuleux, il s'agit d'une dépendance qui constitue finalement un système de vie au sens strict du terme. Bien plus, cette dépendance forge des réseaux plus ou moins cohérents, où l'on retrouve le jeu de traits binaires qu'utilise spontanément l'intelligence ou la pensée<sup>13</sup> ainsi que J. Molino et R-L. Molino le conçoivent. Le système des personnages dans l'univers romanesque de B. B. Diop met en relief un programme narratif et épouse la description du type des personnages dits belliqueux et agressifs. Bien plus, cette construction complexe appréhende-t-elle la logique qui sous-tend les agissements des bourreaux. Selon A. J. Greimas, le programme narratif se présente comme une séquence de quatre phases : la manipulation, la compétence, la performance et la sanction que l'on analyse en modalités du pouvoir, du savoir, du devoir et du vouloir. La manipulation correspond au déclenchement du programme narratif. Elle suppose une force agissante ou un destinataire qui transmet au sujet de la quête un vouloir-faire ou un devoir-faire. La compétence est quant à elle, la phase d'acquisition par le sujet du pouvoir-faire et du savoir-faire nécessaires à son action. Cette capacité s'analyse en relation avec la performance. Enfin, la sanction constitue la phase ultime du programme. Elle intervient après l'accomplissement de la performance. Milagros Ezquerro appréhende l'étape de la sanction de la manière suivante : « phase de clôture ou l'action est interprétée et évaluée, elle est avec la manipulation, l'autre lieu privilégié de la manifestation des valeurs »<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Ibidem

<sup>14</sup> M. Ezquerro, *Théorie et Fiction*, Montpellier, CERS, Etudes critiques, 1983, p. 150.

Dans le même ordre d'idées, le Groupe d'Entrevernes note que le « sujet opérateur »<sup>15</sup> qui peut entreprendre une action ou qui doit le faire, présuppose la compétence sans laquelle la performance n'est pas envisageable. A cet égard, les actes d'un « sujet opérateur » dans un programme narratif sont régis par un système de modalités. Autrement dit : « *Il y a plusieurs valeurs modales constitutives de la compétence du sujet opérateur. Le rôle actantiel du sujet est décrit à partir de la combinaison de ces différentes modalités et de leur négation* »<sup>16</sup>.

Une telle structuration modale produit plusieurs types de sujets identifiables dans *Murambi, le livre des ossements* certes. Mais nous nous intéresserons aux types haineux dans cette analyse. Non seulement Faustin Gasana et Aloys Ndasigwa s'expriment dans une langue directe, vive et nue dans le texte, mais ils sont dotés d'un vouloir-faire et d'un pouvoir-faire qui les rendent compétents et performants dans l'accomplissement du crime. Sur cet aspect, l'exploitation du schéma actantiel d'A. J. Greimas<sup>17</sup> s'appuie sur ce que font ces personnages en tant que forces agissantes et, se justifie. A. J. Greimas affirme que tout récit se présente en effet comme la quête d'un objet par un sujet. Il s'agit dans ce cas d'exterminer tous les Tutsis. Or, les obstacles inévitables dans toute quête font surgir des opposants que les sujets (Faustin et Aloys) affrontent avec l'aide des adjuvants (Interahamwe, autorités publiques et religieuses, population hutue, etc.). En outre, cette quête a une origine, la haine des Tutsis (D1) et une finalité qui, en plus des sujets, concernent différents personnages ou l'ethnie hutue dans son ensemble (D2).

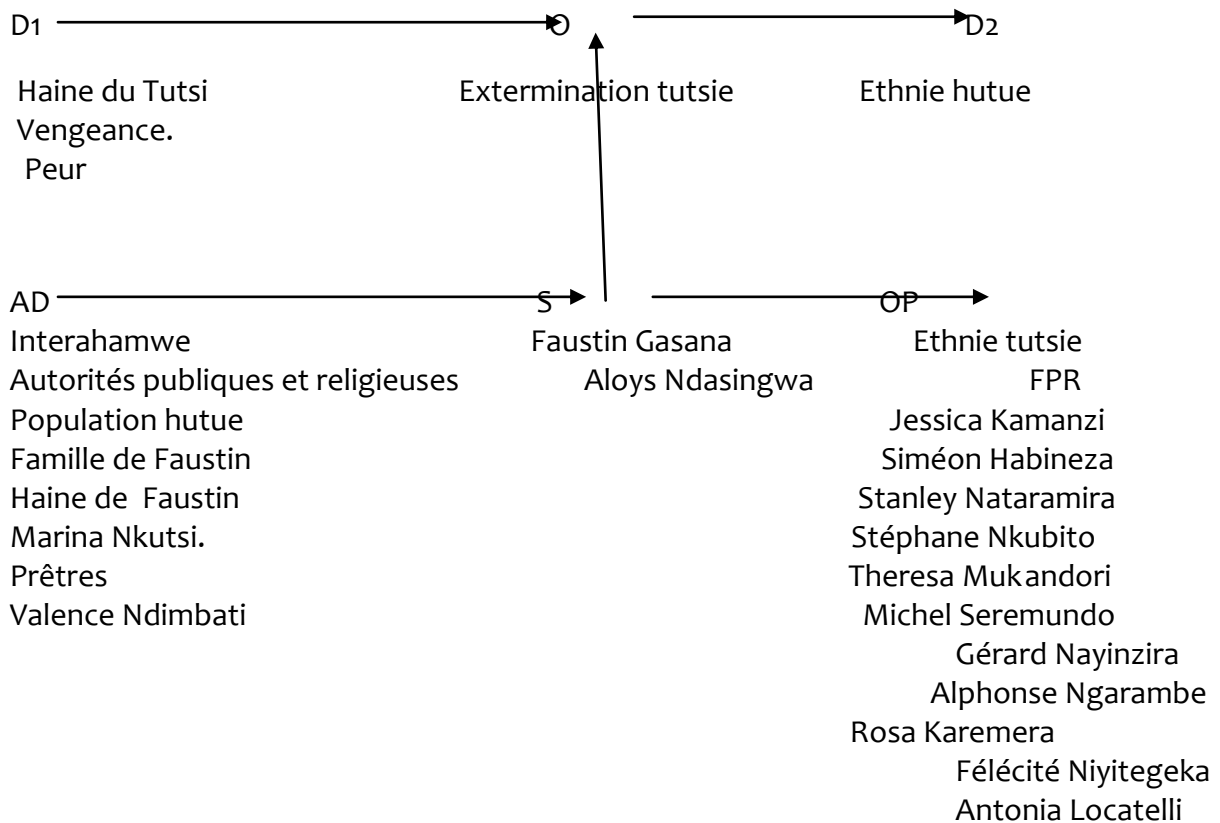
---

<sup>15</sup> Le Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, PUF, 1979, pp. 34,35.

<sup>16</sup> *Idem*, p.36, 37.

<sup>17</sup> A. J. Greimas, *Sémantique structurale : recherche de méthode*, op. cit.

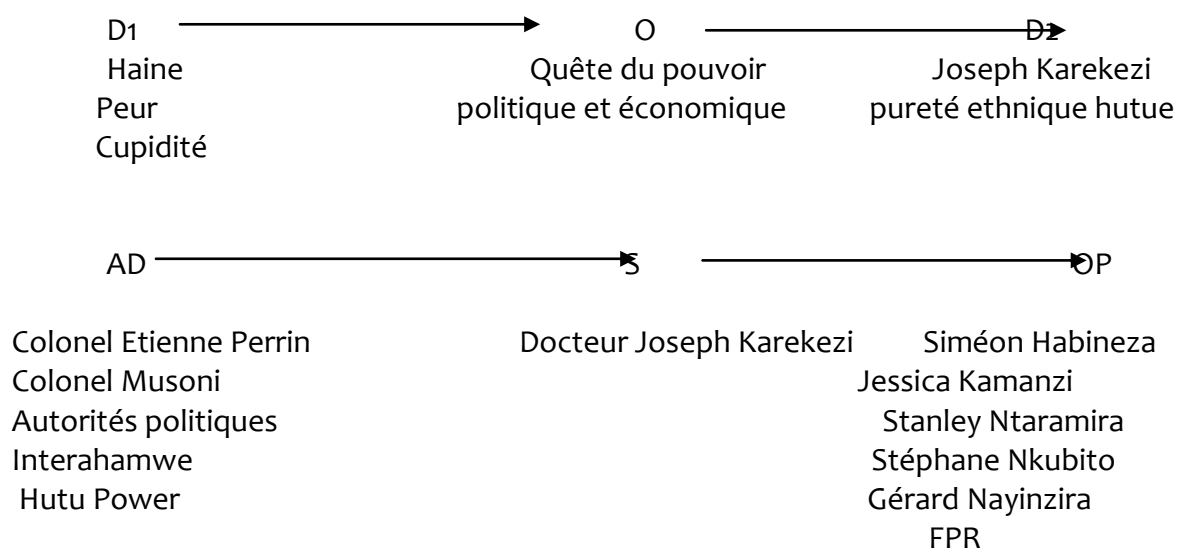
Faustin Gasana et Aloys Ndasingwa se distinguent particulièrement par leur esprit haineux à l'égard des Tutsis. Le schéma appliqué au « faire » de ces personnages peut se lire ainsi qu'il suit :



Ce schéma présente plusieurs personnages qui se trouvent au centre des événements. Deux camps s'opposent. D'un côté, celui des victimes qui constituent le groupe des opposants aux massacres et de l'autre, celui des adjuvants qui soutiennent Faustin et Aloys animés par la haine et la vengeance. Dans cette entreprise horrible, ces sentiments se manifestent par la détermination d'éradiquer tous les Tutsis. Les sujets Faustin Ndasingwa et Aloys en quête de prééminence ethnique sont aidés par l'administration, la milice Interahamwe et toute la population hutue, par-delà l'entourage



familial et leurs émotions personnelles. Les intérêts de la population hutue à laquelle ils appartiennent et dont ils doivent préserver « la pureté » ethnique sont prioritaires : « j'ai étudié l'histoire de mon pays et je sais que les Tutsi et nous, nous ne pourrons jamais vivre ensemble. [...] Je vais faire correctement mon travail » (MO31), confesse Faustin. Le Rwanda apparaît ainsi comme une société compartimentée et embrigadée dans des rancœurs destructives. Avec la cruauté qui habite ces tueurs, Boubacar Boris Diop met en scène le supplice des Tutsis opprimés. L'auteur retrace à l'encre rouge sang, le destin d'une population tutsie sacrifiée sur l'autel des querelles politiques. Les Hutus n'auront donc de cesse dans le roman de se venger des « cancrelats » tutsis. D'autre part, le personnage du Docteur Joseph Karekezi, tueur de Murambi s'inscrit aussi dans les modalités du vouloir-faire, du pouvoir-faire et du devoir-faire incroyable, au regard du schéma actantiel suivant :



Une nouvelle fois, la cruauté hante le récit de B. B. Diop. Dans cette œuvre où se mêlent victimes et bourreaux, vivants et morts, apparaît un personnage pour qui « la vengeance est un plat qui se mange froid. Ici, Joseph Karekezi dans sa quête aveugle du pouvoir et de la pureté du sang hutu « [...] je ne pardonnerai plus à personne de gâcher notre sang » (MO 138), se présente comme un être sadique. Son appétit démesuré de puissance l'oblige à envoyer à la mort des milliers de tutsis. Pour ce faire, il n'hésite pas à éliminer radicalement tous les obstacles qui pourraient l'empêcher d'aller jusqu'au bout de ses ambitions politiques et principalement sa propre famille. Dans sa furie, il prend quand même le soin d'épargner son chien Taasu : « Un vieux chien au pelage noir tacheté de blanc et à la queue dressée en boucle [...] » (MO 202). La lecture des deux schémas qui précèdent montre comment à partir de la seule configuration actantielle de son récit dramatique, B. B. Diop inscrit son œuvre dans un contexte politique essentiellement antagoniste et brutal, avec des sujets hutus aspirant à la pureté ethnique et au pouvoir.

De retour d'exil, Cornélius apprend par Jessica que son père était le principal organisateur du carnage de Murambi et de la mort de sa famille : « *Le carnage à l'Ecole technique de Murambi, c'était lui. Tu dois aussi savoir qu'il a fait tuer là-bas ta mère Nathalie Kayumba, ta sœur Julienne, ton frère François et toute ta belle-famille* » (MO 101).

En faisant ainsi éclater le masque de l'infamie et de la servitude au profit d'un goût immodéré du pouvoir, ce personnage impitoyable renvoie l'image des dirigeants africains assoiffés de pouvoir. Les soutiens des autorités publiques, des religieux, des Interahamwe et du Colonel Etienne Perrin en l'occurrence, l'avalisent au point de choquer.

Dès lors, la présence du Colonel Etienne Perrin comme adjuvant devient intéressante. A partir d'une approche sémio-pragmatique qui étudie le personnage

comme effet de lecture, comment cette figure romanesque se perçoit-elle ? Quels sentiments inspire-t-elle ? Dans la perspective de Vincent Jouve, les sentiments de rejet et de condamnation déterminent la façon dont un personnage se présente. C'est ainsi que le Colonel Perrin s'évalue et se met en scène. A ce titre, il constitue un fondement de l'écriture de la brutalité. Bien plus, en tant que personne, il se distingue à travers un rôle actantiel qui suscite l'illusion référentielle : « En tant que **personne**, le personnage est à étudier à travers les procédures qui suscitent l'illusion référentielle (donnant l'impression que le personnage est vivant) et la façon dont le texte programme l'investissement affectif du lecteur »<sup>18</sup>.

Dans *Murambi, le livre des ossements*, la dimension brutale du génocide se lit à travers l'implication du Colonel Etienne Perrin, opposant à la paix et à la stabilité au Rwanda. Pour faire « vivre » ce personnage, B. B. Diop lui donne un nom propre (Etienne Perrin) et met en lumière sa connivence ouverte auprès du Docteur Karekezi. Après les massacres de Murambi, ce dernier quittera le Rwanda grâce à l'aide de l'armée française : « Il a été évacué pendant l'opération Turquoise. Les Français s'étaient installés à l'Ecole technique, au-dessus des charniers de Murambi, et ton père était leur interlocuteur. On n'a plus jamais entendu parler de lui » (MO 102).

Suivant les analyses de Vincent Jouve, cette nomination et l'investissement affectif du lecteur constituent un support de l'effet-personne<sup>19</sup>. Autrement dit, personnage stratège, Etienne Perrin symbolise à travers sa haute fonction militaire, la responsabilité de la France dans la tragédie rwandaise. Dans le même temps, son attitude pourrait

---

<sup>18</sup> V. Jouve, *L'Effet personnage dans le roman*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 68.

<sup>19</sup> *Ibidem*.

révolter le lecteur qui découvre scandalisé, le manège d'une intervention militaire prétendument humanitaire. Selon Jessica, il s'agit d'une « farce bien sinistre » (MO 170) qui vient sauver des gens morts depuis longtemps. Le colonel Etienne Perrin joue en faveur des organisateurs du génocide, en pérennisant le jeu de la France depuis les massacres de 1992 et 1993. Cet entretien de Karekezi et du colonel Musoni se révèle édifiant à ce sujet :

*Ils (Français) nous ont sauvés deux fois.*

- *Je sais, fit le colonel Musoni. Juin 1992. Février 1993.*
- *Et tu veux encore compter sur eux en 1994 ? Ils n'ont pas que ça à faire, les Français...*
- *Pas même pour contraindre le FPR à un partage du pouvoir ? (MO 135)*

Le colonel Etienne Perrin ne manque pas d'ailleurs de reconnaître cette culpabilité par une digression. La scène se passe dans un café « La Mandoline dans le onzième » (MO 160) à Paris, suite à une conversation avec son collègue Jean-Marc, un employé du ministère de la défense :

*Mon petit Jean-Marc, nous avons du sang jusque-là dans cette affaire [...]*

*Et nous voilà obligés d'aider les tueurs à échapper à la justice de leur pays... - C'est une logique terrible mais on ne peut pas faire autrement. S'il y a un procès, ils peuvent essayer de sauver leur peau en nous mettant tout sur le dos. On est littéralement coincés. (MO 160-161)*

Nous ne reviendrons pas sur l'éventuelle « responsabilité » de la France attestée par le Colonel Etienne Perrin, précédemment évoquée dans le texte. Toutefois, l'évocation du Colonel Etienne Perrin permet au lecteur de vivre imaginairement, l'échec

de la communauté internationale à travers l'hypocrisie de l'opération Turquoise<sup>20</sup> dont il a le commandement : « *Une opération Turquoise qui fait rigoler beaucoup de monde. Jouer les bonnes âmes après avoir laissé nos protégés commettre toutes ces stupides atrocités ! Personne n'est dupe* » (MO 158).

Cette manière de représenter ce que font les bourreaux rwandais ou ceux venus d'ailleurs, est à la dimension même des douleurs subies par le Rwanda. S'agissant particulièrement du Colonel Etienne Perrin, il doit sa densité référentielle à ce nom complet qui mime son état civil. Cette hypothèse de lecture aura ainsi permis d'interroger les aspirations simulées de la France dans ses rapports avec l'Etat rwandais.

## Conclusion

Les personnages des victimes, rescapés ou bourreaux, du point de vue de la représentation de la brutalité du génocide, se distinguent et se construisent une « étiquette sémantique »<sup>21</sup> par leurs actes et leurs paroles désignés, mais surtout par les regards apeurés et déshumanisants qu'ils se portent. Bien plus, par leur rôle actantiel, Faustin Gasana, Aloys Ndasigwa et le Docteur Joseph Karekezi apparaissent, en définitive, comme des êtres hostiles et agressifs, qui n'ont pour seule ambition que d'assouvir leurs instincts sadiques. Au cours des raids génocidaires, ils sont soutenus par

---

<sup>20</sup> Mandatée par la résolution 929 datée du 22 juin 1994 du Conseil de Sécurité. Elle a été déployée le lendemain de la résolution le 23 juin 1994 et a pris fin le 21 août 1994. Selon la résolution, le mandat de la force multinationale consistait à « contribuer, de manière impartiale, à la sécurité et à la protection des personnes déplacées, des réfugiés et des civils en danger au Rwanda ». Or, la zone de sécurité tenue par cette force multinationale dans le triangle Cyangugu-Kibuye-Gikongoro au sud-ouest du Rwanda a servi d'exutoire aux tueurs ainsi que le dit le texte de B.B. Diop.

<sup>21</sup> P. Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnages », *Littérature* 6, in *Poétique du récit*, op. cit.

des forces civiles, notamment l'administration, les Interahamwe et toute la population hutue. D'autre part, ce qui frappe, c'est la « collaboration » des puissances étrangères particulièrement la France, à travers le chef de l'Opération Turquoise, le Colonel Etienne Perrin. A ce propos, *Murambi, le livre des ossements* de B. B. Diop concilie démarche littéraire et projet politique.

Les analyses de cet article auront permis de cerner les œuvres comme de véritables opérateurs de témoignage et de dévoilement de ségrégation entre Hutu et Tutsi, en dépit de leurs us et coutumes communes et de leur territoire identique. Ces œuvres constituent sans doute une protestation pour celui qui souhaite acquérir les modalités de la compétence de témoin averti de la crise rwandaise.

## BIBLIOGRAPHIE

- BORNAND, Marie, *Témoignage et fiction, les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz, 2004.
- EZQUERRO, Milagros, *Théorie et fiction*, Montpellier, CERS, Etudes critiques, 1983.
- DIOP, Boubacar-Boris, *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000.
- ILBOUDO, Monique, *Murekatete*, Bamako, Le Figuier, 2000.
- LAMKO, Koulsy, *La Phalène des collines*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002.
- GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1996.
- GRUPE D'ENTREVERNES, *Analyse sémiotique des textes*, Lyon, Presses Universitaires, 1979.
- LEVI, Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987.
- HAMON, Philippe, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981.
- HAMON, Philippe « Pour un statut sémiologique du personnage » *Littérature* 6, in *Poétique du récit*, Seuil, Coll. Points, 1977.
- HAMON, Philippe, *Le personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Genève, Librairie Droz, 1983.
- HATZFELD, Jean, *Une saison de machettes*, Paris, Seuil, 2003.
- HATZFELD, Jean, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, Paris, Seuil, 2000.
- MOLINO, Jean, MOLINO, Raphaël-Lafhail, *Homo fabulator*, Paris, Lemeac/Actes Sud, 2003.
- MUJAWAYO, Esther et BELHADDAD, Souad, *Survivantes. Rwanda – Histoire d'un génocide*, Paris, Editions de l'Aube, 2004.
- REVERIEN, Rurangwa, *Génocidé*, Paris, Presses de la Renaissance, 2006
- RURANGWA, Jean-Marie, *Le génocide des Tutsi expliqué à un étranger*, Paris, Le Figuier, 2000.
- TADJO, Véronique, *L'Ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, Paris, Actes Sud, 2000.
- WRIGHT, Richard, *Black Boy*, Paris, Gallimard, 1947.